

**Renaissance and Reformation**  
**Renaissance et Réforme**



**Dorio, Pauline. « La Plume en l'absence ». Le devenir familier de l'épître en vers dans les recueils imprimés de poésie française (1527–1555)**

Luc Vaillancourt

Volume 44, Number 4, Fall 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1089370ar>

DOI: <https://doi.org/10.33137/rr.v44i4.38663>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Iter Press

ISSN

0034-429X (print)

2293-7374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vaillancourt, L. (2021). Review of [Dorio, Pauline. « La Plume en l'absence ». Le devenir familier de l'épître en vers dans les recueils imprimés de poésie française (1527–1555)]. *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, 44(4), 269–271. <https://doi.org/10.33137/rr.v44i4.38663>

© Canadian Society for Renaissance Studies / Société canadienne d'études de la Renaissance; Pacific Northwest Renaissance Society; Toronto Renaissance and Reformation Colloquium; Victoria University Centre for Renaissance and Reformation Studies, 2022

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**é**rudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

**Dorio, Pauline.**

« *La Plume en l'absence* ». *Le devenir familier de l'épître en vers dans les recueils imprimés de poésie française (1527–1555)*.

Travaux d'Humanisme et Renaissance 609. Genève : Droz, 2020. 529 p. ISBN 978-2-600-05997-8 (broché) 98 CHF.

Si l'épistolographie humaniste et, en particulier, les lettres familières ont fait l'objet d'un nombre impressionnant de monographies et d'articles savants depuis deux décennies, il demeurerait cependant un point aveugle, d'autant plus gênant qu'il est énorme, que l'ouvrage de Pauline Dorio entreprend de corriger. En effet, avant la publication de cet ouvrage, le corpus des épîtres vernaculaires versifiées de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle n'avait encore jamais été étudié sous l'angle de la familiarité, une entreprise à laquelle s'attache ici l'auteur, afin d'explicitier les enjeux rhétoriques de ce corpus abondant. On pourra s'étonner du fait que la critique ait tant tardé à rendre compte d'un corpus qui, quantitativement, est beaucoup plus important que pour la prose, mais peut-être que ceci explique justement cela, car l'ampleur du sujet et la diversité des pratiques ont de quoi intimider les chercheurs les plus motivés.

L'enquête est articulée en trois parties : la première est consacrée à l'inventaire du corpus, dans une démarche qui se situe au croisement de l'histoire littéraire et de l'étude matérielle des pratiques éditoriales, de manière à établir une chronologie des publications épistolaires susceptibles d'en dévoiler le caractère singulier. La deuxième partie cherche à déterminer en quoi le développement matériel de l'épître et sa propension à l'autoréflexivité ont pu être influencés par le bouleversement des mentalités qui s'observe à la même époque, dans les rapports hiérarchiques comme dans la mise à distance de la tradition poétique, suscitant une réflexion à l'intérieur même de l'épître sur la meilleure manière de pratiquer le genre. La troisième partie s'intéresse quant à elle à l'agencement des sections d'épîtres (et donc à des enjeux de *dispositio*), pour en interroger les singularités et ce qu'elles dévoilent sur les pratiques épistolaires des poètes, les modalités rhétoriques et le statut générique propres à l'épître.

L'histoire du genre est marquée par des jalons importants auxquels Pauline Dorio accorde une attention particulière, à commencer par la publication par Clément Marot de l'*Adolescence clementine*. Celle-ci promeut la forme de l'épître et détermine un modèle éditorial qui se perpétue jusqu'aux années 1550, cependant que Ronsard et Du Bellay lui opposent une poésie ambitieuse,

difficilement conciliable avec l'humilité et le style simple de l'épître marotique, et dont le triomphe explique en bonne partie le déclin de la forme dans la seconde moitié du siècle. Si la publication par Jean Bouchet des *Epistres morales et familiales du Traverseur* marque la consécration de l'épître familière, certains traits archaïques persistent néanmoins et rappellent à quel point l'évolution du genre ne correspond pas à une trajectoire rectiligne. Ainsi, d'autres poètes contemporains, comme François Sagon, prennent le contre-pied (faut-il s'en étonner ?) de l'épître marotique en recourant à une énonciation biaisée, afin de conférer une résonance publique au cadre familial.

Après avoir examiné la fonction sociale et le rapport à la tradition littéraire de l'épître personnelle, l'autrice s'emploie à circonscrire les conceptions concurrentes qui émergent à travers les nombreuses querelles de l'époque, lesquelles empruntent volontiers la forme épistolaire et abondent en propos réflexifs. Le choix de l'épître personnelle comme moyen de prédilection pour alimenter la polémique témoigne d'une conscience aiguë de sa dimension politique et du rôle de faire valoir exceptionnel qu'elle peut jouer, puisqu'elle donne prétexte à parler de soi et à diffuser ses opinions. L'agencement des épîtres participe également à la mise en lumière du modèle familial, dans la mesure où le relâchement général qui les caractérise marque une rupture définitive en regard de la *dispositio* tripartite prescrite par les *artes dictaminis*.

Partant de l'hypothèse que la familiarisation des pratiques épistolaires et la primauté accordée au modèle érasmien ont pu contribuer à l'assouplissement de la forme versifiée, il s'avère au terme de l'enquête que, débordant les catégories sociales et poétiques, brouillant les frontières typologiques du genre épistolaire, l'épître en vers revendique sa propre spécificité générique à travers une mise à distance ostentatoire des procédés et des topiques qui lui sont traditionnellement associés. La démonstration s'achève de manière convaincante et Pauline Dorio réussit le pari improbable de rendre compte d'un corpus aussi vaste que bigarré dans une monographie lumineuse de 536 pages à laquelle on ne peut rien reprocher, à l'exception peut-être de quelques silences. Rien n'est dit, par exemple, du caractère problématique de notions comme le caractère « intime » des épîtres, l'écriture qualifiée d'« autobiographique », ou la lettre « véritable », les trois termes étant employés sans guillemets ou autres précautions rhétoriques. Certes, il s'agit là d'enjeux complexes et qui résistent à l'interprétation, mais on aurait pu souhaiter davantage d'audace ou, à tout le moins, de contextualisation, quitte à référer aux travaux des autres sur ces questions.

D'une lecture agréable dans les deux premières parties, l'ouvrage devient plus laborieux et rappelle qu'il est issu d'une thèse à partir du moment où il entreprend, en troisième partie, une analyse systématique de la *dispositio* des recueils. On rencontre alors quelques redites et un propos qui se cherche, mais la conclusion vient achever heureusement l'enquête en recadrant la problématique autour des réalisations subversives de la forme. D'une impeccable érudition, méthodique et très complet, le livre de Pauline Dorio s'impose d'ores et déjà comme une référence incontournable pour l'étude des épîtres familières en vers.

LUC VAILLANCOURT

Université du Québec à Chicoutimi

<https://doi.org/10.33137/rr.v44i4.38663>

**Ferrer, Véronique et Jean-René Valette, éd.**

***Écrire la Bible en français au Moyen Âge et à la Renaissance.***

Travaux d'Humanisme et Renaissance 579. Genève : Droz, 2017. 805 p. ISBN 978-2-600-04770-8 (broché) 145 CHF.

Ce beau et riche ouvrage, publié sous la direction de Véronique Ferrer et Jean-René Valette, est composé de quarante interventions, réparties en trois sections. Le volume explore en détail les « traductions », les « réécritures littéraires » et les « usages socio-historiques » de la Bible en France entre Moyen Âge et Renaissance (15). En effet, dans la première partie, intitulée « La langue de la Bible », les éditeurs soulignent que la Bible « s'offre comme [...] un texte en mouvement qui ne cesse d'être révisé, enrichi, réécrit au fil des décennies et des siècles » (47). Ensuite, Jean-Marie Fritz examine les diverses stratégies de traduction du verbe *intellegere* dans les Bibles françaises du Moyen Âge (49–69), tandis que Gilbert Dahan analyse les réécritures de quatre « récits “fondateurs” de la Genèse » (la tour de Babel, l'échelle de Jacob, la lutte de Jacob avec l'ange et l'histoire de Dina), grâce aux catégories de *targum* et de *midrash* (71–85). Après l'article de Colette Van Coolput-Storms sur la paraphrase biblique en vers du ms. Paris BnF, fr. 763 (87–104), Julia Szirmai étudie des épisodes « Shylock » dans deux Bibles du XIII<sup>e</sup> siècle (105–119). Le volume se poursuit avec un essai où Geneviève Hasenohr dévoile le statut exceptionnel de la France, qui semble